Dossier de presse

Li Shuang

Je suis...

10 septembre ➔ 25 octobre 2026

CONTACT PRESSE : Antoine LE CLÉZIO — antoine@lecleziogallery.com — +33 (0)7 81 62 34 65

Le Clézio

« Je suis… » : la phrase s'ouvre, mais ne s'achève pas.

Ces deux mots traversent près de cinquante années de pratique artistique de Li Shuang. Ils ne constituent pas l'affirmation d'une identité déterminée, mais le mouvement par lequel toute identité figée est progressivement dépouillée.

Vernissage
10 septembre
17h — 21h

L'Histoire l'a successivement définie comme enfant issue d'une famille appartenant aux « cinq catégories noires » pendant la Révolution culturelle, comme artiste du groupe des Étoiles, protagoniste politique, détenue puis exilée. La société lui a ensuite attribué d'autres identités : femme, épouse, mère, artiste reconnue ou encore « artiste orientale ». Pourtant, aucune de ces définitions n'a jamais pu contenir pleinement son véritable soi.

Toute sa recherche s'est articulée autour de trois questions : comment préserver son authenticité sous le poids de l'histoire et de la société ? Qu'est-ce que la véritable liberté lorsque désir, relations et réussite façonnent notre existence ? Et, lorsque le corps et l'identité changent avec le temps, existe-t-il encore une essence de la vie qui demeure ?

Le Clézio Gallery
157 rue du Faubourg
Saint-Honoré, Paris 8

Pour Li Shuang, la peinture n'est ni simple création d'images ni témoignage autobiographique. Elle est une pratique de la vie, une exploration du corps, des relations, du silence et de la conscience. Ce qu'elle appelle parfois le divin, la vie, la conscience ou le naturel désigne un lien plus vaste entre l'être humain et le vivant. Si « Je suis… » reste inachevé, c'est que l'existence véritable ne peut être enfermée dans aucune identité.

1. Entre le soi, le désir et les règles

Li Shuang naît à Pékin en 1957. Son enfance se déroule dans une période de bouleversements politiques qui frappent l'histoire de sa famille. À treize ans, lorsque son père est détenu et que leur maison est fouillée par les Gardes rouges, elle reste assise devant son bureau vide et éprouve soudain le besoin de le peindre comme s'il était encore là.
C'est ainsi que naît sa peinture : non comme choix professionnel, mais comme espace intérieur capable de préserver ce que le monde extérieur cherche à effacer.

Li Shuang, *Autoportrait de jeunesse*, 1976, Crayon sur papier,
36 x 26 cm (sans cadre), 58 x 46 cm (avec cadre), collection privée
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery

Li Shuang, Le reflet raconté, 1984, Papiers découpés collés sur papier
50 x 70 cm(sans cadre) 51 x 71 cm (sans cadre), pièce unique
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery

Envoyée à la campagne en 1976, elle découvre le rythme de la nature. Elle observe les fleurs, les montagnes et les animaux, qui ne cherchent ni à s'expliquer ni à devenir autre chose. Elle comprend que la vie possède une force qui n'obéit ni à la politique ni à la volonté humaine : même blessée ou réprimée, elle continue de chercher son chemin.

À dix-neuf ans, elle réalise **Autoportrait de jeunesse** (1976). Face à son propre reflet, elle refuse de mesurer son identité selon les critères des autres et cherche, derrière son visage, une vérité qui ne puisse être réduite à une apparence.

En 1979, elle cofonde le groupe des Étoiles, collectif pionnier de l'art contemporain chinois, pour qui l'enjeu dépasse les formes artistiques : il s'agit de réaffirmer le droit de regarder, de s'exprimer et de choisir sa propre voie. L'art devient indissociable de la liberté.

En 1981, sa relation avec le diplomate français Emmanuel Bellefroid conduit à son arrestation. Elle refuse de nier ses sentiments et de dénoncer les membres des Étoiles. Condamnée à deux années de « rééducation par le travail », elle découvre que les règles extérieures finissent aussi par pénétrer le corps, le désir et le jugement que l'on porte sur soi. Arrivée en France en 1983, elle découvre une autre forme d'exil : celle d'une image construite par le regard des autres. Dans **Le reflet raconté** (1984), elle découpe et recompose des papiers d'emballage de cadeaux de mariage, comme pour se recomposer elle-même. Désir et hésitation (1985) poursuit cette réflexion : le désir féminin y apparaît partagé entre liberté, pudeur, dépendance, amour et peur.

2. Dans le silence, le doute et le refus

Des années 1980 au début des années 2000, Li Shuang développe un langage pictural profondément personnel. Ses femmes aux visages silencieux ne sont pas de simples autoportraits : elles incarnent différentes expériences de la conscience — solitude, désir, attente, maternité, protection ou force intérieure. Sa création se développe au cœur de la vie familiale, de la maternité, des responsabilités économiques et des relations.

Li Shuang, *Vent doux, soleil chaleureux*, 2004
Huile sur toile, 100 × 81 cm, pièce unique.
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery

Li Shuang, *La Grâce d'Éden*, 2007-2010,
Huile sur toile, 130 × 130 cm, pièce unique
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery

La Questionneuse silencieuse (1996) fut créée à l'instant où Li Shuang assume son rôle de mère auprès de ses deux enfants, Edmond et Armand. La famille, les responsabilités maternelles et un quotidien relativement répétitif l'entouraient, mais des fenêtres commencèrent à apparaître de manière récurrente dans ses tableaux. La famille et la création ne sont plus des réalités opposées, mais des expériences qui s'interpénètrent.
Avec **Vent doux, soleil chaleureux** (2004), la femme représentée semble avoir acquis une capacité de retrait et d'observation. Le désir n'a pas disparu, mais elle n'a plus besoin de se prouver à travers le regard des autres. Sa peinture se rapproche peu à peu de la liberté.
La Grâce d'Éden (2007-2010) et **Le Royaume aux cinq tiges** (2009) approfondissent cette évolution spirituelle. Corps, plantes, fleurs et halos se connectent dans un espace intérieur où l'art devient un domaine de conscience et de force vitale.

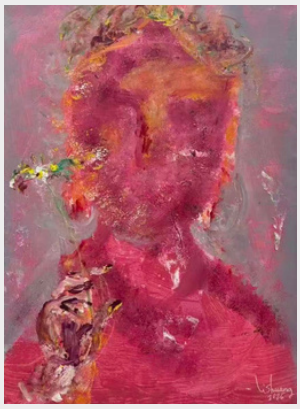
Cependant, la reconnaissance du monde de l'art et du marché fait naître un nouveau danger : celui de remplacer la spontanéité de la création par l'image déjà reconnue de l'artiste. Une expérience de mort imminente vécue en 2002 l'amène à réexaminer profondément la vie, la mort et l'existence. Elle se retire progressivement du monde artistique parisien, non pour abandonner l'art, mais pour préserver sa liberté créatrice.

3. Vers l'éveil : lorsque la peinture devient un canal de la conscience

Dans les années 2000, Li Shuang quitte Paris pour se retirer dans le village d'Achères-la-Forêt, en bordure de la forêt de Fontainebleau. Elle transcrit phonétiquement ce nom en chinois par « Ashe », entrant en résonance avec le caractère chinois she (« 舍 ») : abandonner, lâcher prise. Sa prononciation évoque également le mot français jachère — une terre laissée en repos. La nature, la solitude et le silence lui permettent de déplacer la question « qui devrais-je devenir ? » vers une interrogation plus vaste : lorsque le récit du « petit moi » s'interrompt, comment la vie continue-t-elle à advenir ?

Les figures qu'elle peint deviennent progressivement plus abstraites. Les frontières entre corps, plantes, lumière et espace s'effacent. L'être humain ne disparaît pas, mais cesse d'être considéré comme une unité close : le corps devient réceptacle, médium, lieu de rencontre entre mémoire, forces vitales et conscience.

Li Shuang, *Le baiser du dragon céleste*, 2026
huile et acrylique sur toile, 195 x 230 cm (dyptique), pièce unique
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery



Li Shuang, *L'aube de la fleur cueillie*, 2026
huile et acrylique sur toile, 72,8 x 53,7 cm, pièce unique
Photo : Laurent Edeline © Li Shuang / Le Clézio Gallery

L'éveil ne signifie ni fuir la réalité ni éliminer le désir ou la souffrance. Il consiste à entrer dans un espace de conscience plus vaste, capable de les accueillir sans les opposer. Avec **L'éclat du juste milieu** et **L'aube de la fleur cueillie**, cette dimension spirituelle devient manifeste. Pourtant, Li Shuang ne cherche plus à quitter la réalité : elle revient pleinement dans la vie. Lumière et obscurité, bien et mal, vie et mort deviennent des distinctions produites par la conscience humaine, incapables d'épuiser ce qu'est la vie.
Ses très récentes œuvres de 2026, notamment Le baiser du dragon céleste, L'éclat du juste milieu et L'aube de la fleur cueillie, prolongent cette vision. Orient et Occident, terre et enfers, vie et mort, amour, désir et conscience s'y rencontrent. La lumière ne naît plus du refus des ténèbres, mais de leur traversée.

Li Shuang affirme aujourd'hui qu'elle « *ne considère plus la création comme l'invention d'une image, mais comme le fait pour l'âme d'entrer dans un état de connexion, dans la joie fusionnelle de faire l'amour avec le Ciel. Lorsque l'artiste entre dans cet état de connexion, l'œuvre n'est plus quelque chose ayant été fabriquée artificiellement ; elle devient le processus par lequel une réalité qui existait déjà se révèle peu à peu* ».

Dans un tel état de conscience, l'artiste ne devient plus l'unique créatrice de l'œuvre. Elle prend davantage le rôle d'auditrice et de témoin. Cette conception rejoint le concept du WuWei, le « non-agir » : non pas renoncer à créer, mais laisser la création advenir. Elle aime à penser que « tout le monde est artiste ». Il ne s'agit pas de devenir artiste professionnel, mais de retrouver la capacité de ressentir la vie, d'assumer sa conscience et de renouer avec sa vérité intérieure. L'art se manifeste dans la manière de vivre, d'affronter la peur, de traverser les relations et d'apprendre à aimer.

Aujourd'hui, les œuvres de Li Shuang ne cherchent plus à prouver une identité. Elles accueillent simultanément lumière et ombre, désir et peur, histoire et silence, vie et mort. Elles demeurent ouvertes, inachevées, disponibles à l'infini.

« Je suis… » reste ainsi une phrase ouverte. Le « je » n'est plus seulement l'individu constitué par l'histoire, la société et la mémoire, mais une présence capable d'entrer en résonance avec des dimensions plus vastes.

L'art n'a jamais eu pour vocation d'expliquer la vie. C'est la vie elle-même qui permet à l'art de s'immerger en elle, de respirer avec elle et de partager son destin.

Li Shuang

Née en 1957, Pékin, Chine. Vit et travaille à Fontainebleau, France

Portrait de l’artiste © Chinese New Art

Li Shuang, née en 1957, à Pékin, est issue d'une famille aux origines culturelles bien diverses : sa mère descend d'une noblesse tibétaine déracinée, exilée vers la province maritime du Shandong, et son père appartient à une famille d'intellectuels persécutés au cours des diverses campagnes politiques qui se sont succédées en Chine.

Ce mélange a façonné sa résilience, autant que son parcours artistique. Brièvement scénographe au Théâtre National de la Jeunesse, elle est renvoyée en 1979 pour avoir rejoint le tout premier groupe de l'avant-garde artistique chinoise, les Étoiles, et participé à ses manifestations artistiques et politiques.

En 1981, elle est arrêtée par la police sous l’accusation de concubinage avec un étranger. Pendant son incarcération, elle refuse de dénoncer ses amis du groupe des Étoiles, ce qui lui vaut une condamnation à deux ans de prison, dont une bonne moitié à l’isolement. Peu avant l’échéance, elle est libérée grâce à une intervention du Président français François Mitterrand. En 1984, elle se rend à Paris pour épouser son fiancé français, Emmanuel Bellefroid, et s'y installer définitivement. Après sa libération, le ministère chinois des Affaires civiles promulgue une nouvelle réglementation plus souple sur le mariage des citoyens chinois avec des étrangers.

Depuis 2007, Li Shuang vit dans un petit village forestier près de Fontainebleau, où elle trouve une source d'inspiration renouvelée dans la nature, qu'elle chérit. Après 2020, elle a publié - en chinois - plusieurs ouvrages, dont *Célébrer la mort* et *Retour à travers les mers de sable*.

Son autobiographie, 爽 *Shuang*, non-censurée, publiée avec succès en Chine en 2013, témoigne de son courage face aux épreuves, tandis que sa vision artistique éclaire son parcours : « L’art, cadeau des étoiles, porte en lui une conscience éveillée, une flamme à préserver dans chaque instant de création. »

Portrait d'Antoine et Yan Le Clézio. Photo : Laurence M. Courtesy Le Clézio Gallery.

Fondée à Paris en 2023 et à Aranya JinShanLing (Chine) en mai 2026, **Le Clézio Gallery** incarne un engagement fort envers l'art et le dialogue interculturel. La galerie se consacre à promouvoir toutes les voix artistiques, sans distinction de technique ou de provenance, célébrant ainsi la richesse et la diversité des créations contemporaines.

Antoine et Yan Le Clézio, forts de parcours croisés et d'une riche diversité culturelle, sont les moteurs de cette initiative.

Antoine, pour sa part originaire de Bretagne, s'est formé à l'histoire de l'art, avec un master recherche en art médiéval ainsi qu'un master professionnel en art contemporain. Son expérience en tant que manager d'une galerie à Saint-Germain-des-Prés lui a permis d'explorer tant le marché européen qu'asiatique, tout en cultivant un réseau précieux dans le milieu artistique.

Originaire de Chine, **Yan** s'installe en France à l'âge de 19 ans. Sa trajectoire l'a conduite à fonder en 2015 son propre studio de traduction et d'interprétariat, où elle a collaboré avec des personnalités politiques de premier plan, tels que d'anciens présidents de la République française, Nicolas Sarkozy et François Hollande. En 2020, elle co-fonde une société de commissariat d'art avec une associée basée à Dubaï, organisant des expositions en partenariat avec des musées en France, en Corée du Sud et en Chine, et célébrant ainsi la richesse des échanges culturels.

Le Clézio

Vue de la façade de Le Clézio Gallery (Paris).
Photo : Bruno Pellarin. © Le Clézio Gallery.

Vue de la façade de Le Clézio Gallery (Aranya JinShanLing, Chine).
Photo © Le Clézio Gallery.

Située à Paris depuis 2024 et ouvrant les portes de son second espace à Aranya JinShanLing (au pied de la Grande Muraille en Chine) en mai 2026, Le Clézio Gallery s'engage à promouvoir des artistes contemporains venus de tous horizons sensibles aux notions d'**impermanence**, de **mémoire**, de **transculturalité** et de **jeu.**

La galerie valorise autant les talents émergents que les artistes établis avec pour objectif de les faire rayonner sur la scène artistique internationale.

Pour favoriser le dialogue entre des publics divers et partager la réflexion profonde et la créativité de ses artistes, Le Clézio Gallery propose un programme riche et varié d'expositions en galerie ainsi que des projets hors-les-murs.

Ce programme est complété par des événements interdisciplinaires mêlant arts vivants, conférences, séances de dédicaces et ateliers pour enfants, contribuant à un **échange continu entre l'art et la société**.

Informations pratiques

site internet www.lecleziogallery.com

Paris

157, rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris
mercredi — dimanche, 11h — 19h
lundi — mardi (sur RDV)
métro ligne 9 : arrêt Saint-Philippe-du-Roule
métro ligne 1 : arrêt George V
bus ligne 52 : arrêt Friedland - Haussmann

CONTACT PRESSE - PARIS : Antoine LE CLEZIO
antoine@lecleziogallery.com
+ 33 (0)7 81 62 34 65

Aranya JinShanLing

Building 14-07, Aranya JinShanLing, Luanping County, China

CONTACT PRESSE - ARANYA : Yan LE CLEZIO
yan@lecleziogallery.com
+ 86 18612050713